

HYPOTHÈSE SUR L'HALLUCINATION VISUELLE

Pierre Eyguesier

L'hallucination au sens psychiatrique est, par essence, hallucination acoustique, qu'elle ait pour nom « écho de la pensée » ou « automatisme mental ». Freud avait fait mieux que le pressentir: et nous verrons que, de ce fait même, il avait été amené à s'interroger sur la nature corrélative de l'hallucination visuelle. Or, l'idée m'est venue qu'il n'y avait en fait qu'une seule espèce d'hallucination visuelle « pure » : l'hallucination *par projection*, en tant qu'elle diffère de la réalisation hallucinatoire du désir dans le rêve ou la psychose hallucinatoire, c'est-à-dire de l'hallucination *par régression*. Et cette hallucination visuelle « pure » serait -je soumetts cette idée à la critique - toujours hallucination de la présence/absence du phallus, ou, pour dire la chose autrement, de l'impossible, de l'ininscriptible différence entre les sexes. Un parcours en trois étapes principales à travers les écrits de Freud, 1896 (*Nouvelles remarques sur les neuropsychoses de défense*), 1917 (*Une Névrose infantile*) et 1916 (*Un Parallèle mythologique une vision obsessionnelle*) me permettra de l'établir, ce qui aura une conséquence inattendue et surprenante concernant la place de la découverte freudienne aujourd'hui.

1896

La question de l'hallucination visuelle est présente dès les premiers écrits de Freud, qu'il s'agisse de ceux consacrés à la psychose (*le Manuscrit H* à Fliess et l'article publié correspondant, *Les Neuropsychoses de défense*), ou de ceux consacrés à l'hystérie (ÉTUDES SUR L'HYSTÉRIE). Dans les premiers, une limite est tracée entre l'hallucination dans la paranoïa, qui est essentiellement de nature verbale, et l'hallucination dans la psychose hallucinatoire chronique (*Amentia* de Meynert) dont le modèle est au yeux de Freud - et sans doute y-a-t-il lieu de nouer ici l'exemple à l'essence - « (...) la mère qui est tombée malade à la suite de la perte de son bébé, et berce maintenant sempiternellement un morceau de bois, ou la fiancée délaissée qui, tout de blanc vêtue, attend depuis des années le retour de son fiancé » (S.E. III p.60). Plus précisément, l'on aura affaire à ces deux formes distinctes d'hallucinations « (...) selon si l'affect seul est refoulé par projection ou, à ses cotes, le contenu de l'expérience également. Ainsi, ce qui fait retour peut être principalement l'affect déprimant ou aussi bien le souvenir. Dans le second cas, qui est celui que je connais le mieux, le contenu de l'expérience

fait retour comme une pensée imposée au patient ou comme une hallucination sensorielle ou visuelle. L'affect refoulé semble invariablement faire retour en hallucinations verbales. » (SE I p.226-227). L'hallucination visuelle apparaît donc comme une des formes possibles du retour de *l'extérieur*, par projection, du contenu de l'expérience ou de son souvenir. Et il suffit de se reporter aux exemples choisis par Freud pour se douter, sans aller pour l'instant plus avant, de quel type d'expérience il est en l'occurrence question. A propos des seconds (ÉTUDES SUR L'HYSTÉRIE), Freud s'étonne dans un écrit postérieur (S.E XIV p.11-12) que Breuer n'ait pas été frappé de la nature sexuelle des hallucinations, celles de serpents notamment, de sa patiente (Anna O.). Nous sommes suffisamment échaudés sur la question du symbolisme pour ne pas nous satisfaire aussi rapidement de cette connaturalité supposée par Freud entre serpent et pénis. Les hallucinations visuelles d'Anna O. doivent à cet égard être considérées comme des hallucinations « pures », dans la mesure où la représentation d'objet serpent n'est pas déductible, comme cela se passe dans un rébus, d'une représentation de mot. Ceci est, au contraire, le cas de toutes les hallucinations que l'on peut traduire *littéralement*, en faisant le parcours inverse d'une phrase aux représentations d'objets qui lui correspondent. Arrêtons nous un instant, pour que la différence soit la plus nette possible, à l'illustration saisissante donnée par Freud pour ce type d'hallucinations, entièrement rapportables à celles du rêve : « Frau Cecilia M. traversa une période pendant laquelle elle transformait toute pensée en une hallucination, dont l'explication ne faisait appel la plupart du temps qu'à beaucoup d'ingénuité. Elle se plaignait à moi à ce moment-là de voir ses deux docteurs - Breuer et moi - pendus à deux arbres mitoyens dans le jardin. L'hallucination disparut après que l'analyse ait pu mettre en avant l'explication suivante. La veille, Breuer avait refusé de lui donner le médicament qu'elle demandait. Elle avait alors reporté ses espoirs sur moi, mais m'avait trouvé également réticent. Cela l'avait rendue furieuse, et dans sa colère, elle avait pensé en elle-même : l'un est le *pendant* de l'autre. » (S.E. II p.181 n). Les hallucinations « pures », elles, ne sont pas traductibles ; tout au plus peut-on épiloguer sur leur valeur d'icônes, à condition toutefois, me semble-t-il, de les rattacher à ces choses ou animaux fabuleux *innommables* inventés par le cinéma. Elles appartiennent plutôt à la catégorie des « représentations de choses » que Freud attribuera par la suite (MÉTAPSYCHOLOGIE, article *L'Inconscient*), en opposition aux représentations de mots, à l'inconscient, non sans introduire une confusion entre représentation de chose et représentation d'objet. Car ces choses, à la différence des représentations d'objet auxquelles l'on peut toujours faire correspondre une représentation de mot, me paraissent appartenir, purement et simplement, à ce qui échappe à la traduction en mots.

J'en viens, après cette longue entrée en matière, à l'étape annoncée d'un écrit de Freud daté de 1896, qui est le seul exposé dans son œuvre d'un traitement *in vivo* réussi d'un cas de paranoïa chronique, plus tard (Freud s'y référera à plusieurs reprises, non sans fierté et nostalgie) étiqueté de « schizophrénie paranoïde ». Freud nous y décrit notamment l'analyse, menée à bien grâce au procédé cathartique de Breuer, des hallucinations visuelles de sa patiente. Celle-ci hallucinait des bas-ventres de femmes : « Elle commença alors à voir des images qui *l'horrifiaient* (souligné par moi) - des hallucinations de femmes nues, spécialement de la partie inférieure d'un abdomen de femme avec des poils pubiens, et à l'occasion également des parties génitales masculines ». (S.E III p.176). Notons que ces hallucinations, accompagnées par ailleurs d'hallucinations sensorielles de pressions dans le bas-ventre, allaient de conserve avec des hallucinations auditives, des voix dont les énoncés restaient

remarquablement imprécis: « Ceci est Frau P. Elle va là-bas! Où va-t-elle ? » (Ibid p.177). Freud va faire l'analyse simultanée, en les décomposant en leurs éléments, des hallucinations visuelles et auditives. Pour ce qui est des premières, qui nous occupent au premier chef, les conclusions de Freud sont les suivantes : « En ce qui concerne l'origine des hallucinations visuelles, ou à tout le moins des images vivaces, j'appris ce qui suit. L'image de la partie inférieure d'un abdomen de femme correspondait presque toujours avec la sensation physique dans son propre abdomen ; mais cette dernière était beaucoup moins constante, et intervenait souvent sans l'image. Les premières images d'un abdomen de femme étaient apparues dans un établissement hydropathique, quelques heures après qu'elle ait vu en fait un certain nombre de femmes nues au bain ; de la sorte elles s'avéraient être de simples reproductions de choses vues. » Ce qui les rattache pour nous à la catégorie des hallucinations par *régression*, qui sont la répétition de scènes vues, ou aussi bien à celle, la suite le confirmera, du « souvenir-écran ». Jusque là donc, rien ne distingue le mode de formation de ces hallucinations de celui du rêve ou du souvenir-écran. Mais Freud poursuit : « En conséquence, l'on devait présumer que ces impressions avaient été répétées seulement parce qu'un vif intérêt leur était attaché. Elle me dit qu'elle s'était sentie honteuse pour ces femmes; elle-même s'était sentie honteuse d'être vue nue d'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir. Étant donné que j'étais obligé de considérer la honte comme quelque chose d'obsessionnel, je conclus, en accord avec le mécanisme de défense, qu'avait du être refoulée ici une expérience à propos de laquelle elle n'avait pas éprouvé de honte. Aussi lui demandai-je de laisser émerger les souvenirs appartenant au thème d'éprouver de la honte. Elle reproduisit promptement une série de scènes remontant de sa dix-septième à sa huitième année, dans lesquelles elle avait éprouvé de la honte à être nue dans son bain face à sa mère, sa sœur et le docteur; mais la série aboutit à une scène à l'âge de six ans, dans laquelle elle se déshabillait dans la chambre d'enfant avant d'aller au lit, sans ressentir de honte face à son frère présent. Suite à mes questions, il apparut que des scènes semblables s'étaient souvent produites, et que le frère et la sœur avaient eu pendant des années l'habitude de se montrer l'un à l'autre nus avant d'aller au lit. Je comprenais maintenant la signification de son idée soudaine selon laquelle elle était observée avant d'aller au lit. C'était un morceau inaltéré d'un souvenir ancien qui incluait l'auto-reproche, et elle se rattrapait maintenant de la honte qu'elle avait omis de sentir quand elle était enfant. » (S.E III p.178). Or, il nous vient à l'esprit, à propos de l'« auto-reproche », un autre cas de paranoïa féminine analysé par Freud dans le *Manuscrit H* adressé à Fliess, incluant le même type d'auto-reproche suite à une scène où cette patiente s'était trouvée avec « le pénis d'un homme dans la main » (S.E. I p.207-209). Cet auto-reproche, théorise Freud, fait retour sous forme de voix qui sont « des pensées dites à voix haute », « distordues dans leur énonciation au point d'être indéfinies » (S.E III p.181 sq. et S.E. I p.227), tandis que la « scène » à démentir fait retour sous la forme d'hallucinations visuelles. « Je réussis alors, poursuit-il, à l'amener à reproduire les diverses scènes dans lesquelles ses relations sexuelles avec son frère (...) avaient culminé. (...) L'image de la partie inférieure d'un abdomen de femme nue (mais réduit maintenant à des proportions enfantines, et sans poils dessus) apparut en même temps que la sensation, ou resta en retrait, selon si la scène en question s'était produite dans le noir ou à la lumière. » (S.E III p.180). Faisons de cette alternance entre jour et nuit une métaphore: l'homme et la femme, c'est le jour et la nuit, formulation après tout possible, même si elle est encore trop parlante, de l'« impossible » différence sexuelle. Nous aurons l'occasion, au cours des deux étapes suivantes, de faire de semblables propositions de lecture.

Une névrose infantile

L'exemple du doigt coupé de *l'homme aux loups* est incontournable depuis que Lacan en a fait un prototype de la forme sous laquelle fait retour ce qui est « forclos » dans le symbolique : « l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement des phénomènes interprétatifs ». (ÉCRITS p.386 à 390). Reprenons le récit que le patient de Freud fait de son hallucination: « Quand j'avais cinq ans, je jouais dans le jardin près de ma nurse, et je faisais des entailles avec mon couteau de poche dans l'écorce d'un des chênes qui d'ailleurs intervient dans mon rêve. Soudain, à *mon indicible terreur* (je souligne), je m'aperçus que je m'étais tranché le petit doigt de la main (gauche ou droite ?), au point qu'il ne tenait plus que par la peau. Je ne ressentis pas de douleur, mais une grande peur. Je ne m'aventurai pas à dire quoi que ce soit à ma nurse, qui était seulement à quelques pas de là, mais je m'effondrai sur le siège le plus proche, et restai assis là dans l'incapacité de jeter un autre coup d'œil à mon doigt. Enfin je me calmai, regardai le doigt, et vis qu'il était parfaitement intact. » (S.E XVII, p.84-85). Deux traits rapprochent ce récit du cas de paranoïa rapporté plus haut. L'horreur tout d'abord, ressentie et par la patiente paranoïaque de Freud, et par *l'homme aux loups* à l'égard de cette « blessure », terme qui convient aussi bien à l'organe génital féminin. Ensuite, cette hésitation remarquable : était-ce la main gauche ou la main droite ? que je rapprocherai de l'alternance jour/nuit soulignée plus haut. Dans les deux cas nous avons l'imposition d'une paire contrastée, de deux antonymes, qui trahissent une incertitude radicale, du type de celle qui se produirait s'il était décrétable que $O = 1$ (P. Laval, Communication orale Paris 13 juin 84) ou que 2 et 2 font 5 dans un calcul qui ne dispose pas de la négation.

Sur le contexte de l'hallucination visuelle, Freud émet quelques hypothèses, dont je retiendrai seulement la dernière, car elle me permettra d'introduire une observation clinique : « Il avait dû aussi être informé, à l'occasion de leçons et discussions sur l'histoire sacrée, de la circoncision rituelle du Christ et des juifs en général. ». En effet, un schizophrène me dit un soir, sous la forme d'une vague interrogation: « Les éternels prépuces, hein ? ». La formule me parut si saisissante que je me risquai à lui faire une objection. La réponse, dont les détails m'échappent, fut à la mesure de mon attente, puisqu'il y était très précisément question de prêtres et d'arabes, d'« éternels prépuces » donc et de « non prépuces ». Quelques minutes plus tard, ce patient revint vers moi en me montrant un de ses doigts, sur lequel était visible une ampoule de belle taille en voie de cicatrisation : « J'ai une ampoule, il faut la soigner, regardez, ça saigne ! ça saigne ! ». Le lendemain il ajouta que « c'était un tigre qui lui avait fait cette blessure ».

Un parallèle mythologique à une image obsessionnelle

L'on sait que la question de la castration « travaille » l'œuvre de Freud, à tel point que l'ensemble des « structures » de la maladie mentale y trouvent leur point d'articulation commun, nommé finalement par Freud *désaveu* (*Verleugnung*). En suivant nous même le fil de l'hallucination visuelle, nous avons suivi un même parcours centripète, puisqu'il nous a conduit à travers diverses formes de la maladie mentale, parcours auquel nous pourrions aussi bien donner une butée, en indiquant pour terminer que le substitut du pénis trouvé par le fétichiste, l'est d'un pénis halluciné. L'hallucination visuelle n'est donc pas l'apanage de la psychose, ce que nous allons vérifier à propos d'un bref exposé des symptômes d'un névrosé

obsessionnel. Freud les présente ainsi: « A un moment particulier, chaque fois qu'il voyait son père entrer dans la chambre, venaient à son esprit en connection étroite un mot obsédant et une image obsédante. Le mot était *Vaterarsch* (cul du père); l'image accompagnatrice représentait son père comme la partie inférieure nue d'un corps, pourvue de bras et de jambes, mais sans la tête ni les parties supérieures. Les parties génitales n'étaient pas non plus représentées, et les traits du visage étaient peints sur l'abdomen. » (S.E. XIV p.337).

L'identité de cette image (Freud ne parle pas ici d'hallucination) avec l'hallucination de sa patiente paranoïaque de 1896 est patente, à la formulation près « la partie inférieure d'un abdomen nu »; de plus, du fait que « les parties génitales ne sont pas représentées », l'abdomen est bien comparable à celui d'une femme. De ceci, Freud est bien conscient, puisqu'il dresse un parallèle avec une légende grecque, selon laquelle « Demeter vint à Eleusis à la recherche de sa fille, après qu'elle ait été enlevée et abritée par Dysaules et sa femme Baubo; mais dans son grand chagrin, elle refusait de toucher à la nourriture ou à la boisson. C'est alors que son hôtesse Baubo la fit rire en soulevant à l'impromptu sa jupe et en montrant son corps. » (Ibid. p.138). Si Demeter rit - l'article ne nous le dit pas - c'est bien à nos yeux la preuve qu'elle n'était ni perverse, ni névrosée, pas plus que psychotique...

Or, avant de dresser ce parallèle, Freud note que l'image obsédante de son patient lui rappelle ces caricatures où l'on voit une personne remplacée par ses parties génitales, celles aussi où les traits d'un visage sont placés sur l'abdomen. Le plus curieux et, pourquoi pas, le plus drôle, est que Freud ne se doutait pas du tour que l'on allait jouer à son image. Qui ne connaît ce *poster*, exposé en bonne place sur les devantures des bouquinistes, représentant la tête de Freud sous l'apparence d'une femme nue, poils pubiens compris, et dépourvue de tête. L'on ne sera pas étonné, compte tenu de ce qui a été avancé jusqu'ici, qu'il nous faille donner à cette image la place qui lui revient : pas seulement celle d'une figuration de plus de ce lieu commun selon lequel Freud ne pensait qu'au sexe, mais bien celle d'une hallucination de sa découverte, sa bobine venant tamiser l'horreur qu'inspire une blessure.